





# CINQUIEME ÉTAGE

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Sindbadboy*

L'évangile selon Jacques Lucas *policier*

Un temps de chien *policier*

Fantôme d'amour *roman*

Cinquième étage *roman*

Cyrille Audebert

# Cinquième Etage

**Roman**

**Sindbadboy éditions**

© Cyrille Audebert  
Sindbadboy Éditions  
paulemickey@wanadoo.fr  
ISBN 978-2-9528-5733-8

Achévé d'imprimer 2<sup>ème</sup> trimestre 2008  
Dépôt légal 2<sup>ème</sup> trimestre 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que se soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aux folles qui m'ont lu sans jamais douter ni avoir peur,  
à mon chum Laurier,  
et à Anne, la brune aux yeux verts, qui plus jamais  
ne m'engueulera avec amour.  
Tu me manques.



Pourquoi le monde a-t-il radicalement changé à cette minute ? À cette question, moi, Hercule Zelnik, sauveur de l'humanité, je n'ai toujours pas de réponse. D'ailleurs, avant que ne survienne cet événement, la planète ne tournait-elle pas normalement ?

Pour unique explication à tout ceci, je n'aurai qu'une chose à dire : dans mon esprit, jusqu'alors, un phallus et une bite semblaient n'être qu'un seul et même organe... Une belle connerie, ça.

Prenez Sophie par exemple : ma jolie voisine du dessous... Si, à ce moment-là, on lui avait demandé pour les bites, qu'aurait-elle répondu ? Certainement pas la même chose qu'une petite heure plus tard...



D'après Sophie, les travaux avançaient bien.

Dans son nouvel appartement, plombiers, électriciens et autres espèces en voie de disparition se bousculaient allégrement. Mais, comble de l'ironie, alors que j'apercevais toute cette main-d'œuvre se démener un étage plus bas, mon évier était bouché depuis des semaines et mon grille-pain captait d'étranges messages d'origine extraterrestre.

Je trouvais tout ceci totalement injuste, même s'il était de notoriété publique que les tenues légères de ma charmante voisine étaient un atout que je ne pourrais faire valoir sans perdre le peu de crédit qu'il me restait encore dans le quartier.

Les artisans n'étaient-ils que d'immondes porcs en rut ? Des malades sous l'emprise du syndicat des dentellières et n'officiant que chez des clientes à la gorge embalonnée ?

Quand donc les associations féminines militant pour la parité dans le travail mèneraient-elles le seul combat qui en vaille vraiment la peine : l'accès à toutes aux métiers du bâtiment et aux siphons encombrés des hommes célibataires.

Si elles pouvaient, en plus d'une certaine habileté dans le débouchage des lavabos, posséder quelques notions en électricité... Pour mon grille-pain et aussi mon rasoir électrique.

Ce dernier s'était rebellé le matin même et avait tenté de me déchirer la gorge... Sans grand succès il faut bien l'avouer. Mais n'est-ce pas l'intention qui compte ? Dans l'heure qui suivit, une conversation

entre flics interceptée par mon sèche-cheveux ne fit rien pour me mettre de meilleure humeur, mais ce furent finalement ces mêmes interférences venant brouiller l'image du jeune Pierre Tchernia présentant *Monsieur Cinéma* qui me poussèrent à descendre emprunter un artisan à la séduisante Sophie.

Alors que, sur l'écran de télé, chez la jeune femme, King-Kong détaillait Fay Wray comme un délicieux mille-feuille un peu bavard posé au creux de sa main, un mec à quatre pattes, tout ce qu'il y a de réel celui-là, fourrageait avec son nez en poussant des grognements de verrat hystérique... De prime abord, ç'aurait pu paraître une drôle d'idée vu que le type avait salement raté la saison des truffes, mais, opportuniste, il activait sa tronche congestionnée dans l'intimité de ma voisine qui n'était visiblement pas davantage au courant des périodes de cueillette des champignons. Allongée sur le sol, la charmante ne mouftait pas contre cette intrusion quelque peu cavalière, hormis un ululement que je ne lui connaissais pas et qui paraissait n'avoir rien de réprobateur. De toute manière, le gars s'en foutait : avec les cuisses de Sophie sur les oreilles, il ne pouvait rien entendre... Et puis il était bien trop occupé à affûter son outil. Du gros matériel.

Sans plier les genoux, le mec astiquait le machin qui sortait de la braguette de son bleu de travail en le faisant aller et venir sur le parquet ancien. C'était monstrueux. Il devait y avoir pas loin de quarante centimètres de barbaque dans ce truc. Pas un sexe : une grue de chantier. Un engin à la limite de l'infirmité. Pour répondre à la moindre petite

sollicitation, une seringue de cette dimension devait pomper dans les quatre à cinq litres d'hémoglobine au bas mot. En complète érection, le type se retrouverait aussi sec avec les joues creuses et une mine d'endive. Bah ouais, faut comprendre : avec ses vingt centimètres de circonférence, y pouvait pas rouler à l'économie, le gars. « Bon Dieu ! » j'ai pensé, « s'il enfile ça à Sophie, c'est l'éventration à coup sûr. » Au mieux, il faudrait des mois pour que sa boutique reprenne figure humaine. Peut-être même de la rééducation ou une intervention chirurgicale. Et encore. Le toubib serait sacrément secoué en lui retrouvant tous les organes entassés au niveau des seins. Ses manuels ne lui seraient d'aucun secours devant un tel désastre.

J'aurais sûrement dû intervenir avant le massacre... Mais la curiosité l'emporta. Après tout, ils devaient savoir ce qu'ils faisaient ces deux-là. Et puis j'étais entré sans vraiment y avoir été invité. Alors, je suis resté à mater Sophie qui s'agitait comme une possédée en arrachant des poignées de cheveux au mec qui ne bronchait pas. Pas de doute, c'était bien un artiste, l'insensible du cuir chevelu, et ça même après de longues minutes en apnée.

Quand enfin il a retiré sa tête d'entre les cuisses de Sophie, c'est moi qui ai dû avaler dix litres d'air d'un seul coup. Lui, il était quasi impec, juste légèrement dépeigné et les oreilles un peu rouges. Sa partenaire ? Complètement dans le cirage. Aux frontières de la pâmoison, qu'elle était... Et il ne lui avait pourtant pas encore présenté son bazar. En fait, c'est quand il le lui a posé sur le ventre que Sophie a repris ses esprits.

Elle s'est dressée sur les coudes et a ouvert des yeux ronds :

— Oh merde ! elle a failli s'étouffer.

À n'en pas douter, c'était une surprise de taille. Le gars n'avait pas dû s'étendre sur ses mensurations et c'était de bonne guerre. L'imagination a ses limites.

Maintenant, Sophie rampait sur le dos pour mettre un peu de distance entre eux. Elle était incapable de quitter des yeux cette monstruosité qui battait les lattes du parquet comme animée d'une vie propre. Visiblement, l'affaire semblait un peu trop avancée pour que le type accepte de remballer son matériel.

Toujours à quatre pattes, il s'était lancé aux trousses de la fugueuse.

— Je vais y aller doucement... a soufflé le mec en lui attrapant un pied.

Non, non, elle a fait avec la tête. Et comme il venait de lui placer son calibre entre les jambes et l'agrippait par les hanches, Sophie a plongé, a empoigné le truc et a commencé à le branler des deux mains.

— Comme ça, elle a dit. Comme ça, je préfère.

Et pour prouver sa bonne volonté, elle a essayé de le prendre dans sa bouche, mais fallait pas rêver. Alors elle a craché dans ses paumes et a recommencé à l'astiquer comme une malade.

Le rythme des tam-tams dans la jungle du grand singe résonnait dans la télé et, avec ses seins qui se balançaient en cadence, Sophie m'a rappelé ces femmes africaines pilant le grain. Sans rire, elle était aussi belle qu'un reportage à la télé. D'ailleurs ce bout d'exotisme m'a fait bander comme une bête, mais rien à voir avec l'autre phénomène de foire... Je sais rester raisonnable, moi.

Assis sur ses talons, le type grognait salement. Le travail de Sophie allait finir par payer et c'était grandement mérité. Pour tout dire, je n'avais jamais rencontré de nana aussi courageuse sur le morceau. Elle devait être pressée de l'achever avant que lui reprenne l'envie de l'enfiler et je pouvais comprendre ça facilement.

Tout se présentait donc sous les meilleurs auspices quand, doucement, l'attention du gars s'est portée sur les seins de Sophie qui marquaient de leur danse hypnotique le rythme de la colossale masturbation. Après de longues secondes d'observation, comme si l'information était partie du bout de sa queue pour atteindre son cerveau après d'étranges circonvolutions, le type a renversé Sophie sur le dos, installé ses grosses noix sur le ventre de sa victime et placé son mastard entre la fière et généreuse poitrine.

— Oui ! Viens jouir comme ça ! elle a lâché, pareille aux filles des films en pressant ses nichons autour de cette putain de bite qui menaçait de l'empaler si elle n'en venait pas à bout très vite.

Visiblement gênée par un début de crampe dans les bras, elle devait penser que ce serait un moindre mal s'il s'épanchait entre ses seins.

— Oui ! Vas-y, jouis sur moi ! Mets-en partout ! a ajouté Sophie qui commençait certainement à maudire cette brute avec son outil de carnaval.

Lui, les mains sur les cuisses, s'était mis à aller et venir en de longues et puissantes poussées qui lui tiraient des ahanements bestiaux entrecoupés de couinements ridicules de plus en plus fréquents. La menace d'une intromission semblait définitivement s'éloigner. Manque de bol, à chaque coup de buttoir,

le type expédiait son gourdin dans la mâchoire de Sophie, l'obligeant à renoncer à cette « cravate de notaire » pourtant taillée sur mesure. À demi assommée, la jeune femme a alors repoussé l'énergumène et, oubliant la douleur dans ses avant-bras, a recommencé à secouer l'engin du bestiau. Toujours assis sur le ventre de Sophie, le gars faisait maintenant de drôles de grimaces en regardant le plafond, et j'ai vu la tête qu'aurait une cocotte minute sous pression pour un gus sachant observer. C'était sûr qu'il allait en foutre aux quatre coins de la pièce, noyer Sophie ou faire écrouler l'immeuble s'il gueulait pas un bon coup, ce con, mais ma voisine était trop absorbée par sa besogne pour penser à courir aux abris. « C'est peut-être le mec lui-même qui va exploser ! » j'ai paniqué une seconde... Mais il devait tout de même avoir un minimum de tenue malgré les apparences. On ne fait pas certaines choses chez une dame, eût-elle votre destinée, ou pire encore, entre les mains.

Pour l'heure, la dame en question s'en foutait. Elle était déchaînée. Quand le mec s'est raidi sur les bras et les talons, Sophie a compris que le moment était venu de le finir et elle en a remis une couche. « À ce rythme-là, le manche du type va plus tarder à prendre feu ! » j'ai flippé grave... Mais, comme la nature est bonne fille, le gars s'est enfin lâché.

C'était comme un énorme tube de lait concentré que Sophie, prise de convulsions, aurait écrabouillé dans ses petites mains. Après quelques belles envolées pleines de promesses, le liquide épais s'est mis à bouillonner et à dégouliner le long de son truc. Intarissable, sa semence a même formé un petit lac

entre les seins de Sophie avant de déborder en cascades le long de ses côtes. Une véritable crue. Une coulée à la dimension de ses couilles... Éléphantique.

Et bien, malgré tout, j'étais déçu. Je m'étais attendu à un truc bien plus spectaculaire, genre geysers d'Islande ou fête nationale, avec spectacle pyrotechnique, explosions dans le salon, trous au plafond et gerbes de machins étranges. Mais non, rien de tout ça... Un putain de frimeur, le type.

Un temps indéfini et quelques litres plus tard, le frimeur en question s'écroulait sur le sol, vidé. Sophie, quant à elle, engluée dans une mare de foutre, récupérait de son sprint final en se massant les avant-bras. Et moi, pendant que King-Kong agonisait au pied de l'Empire State Building, j'ai rangé mon mouchoir en papier dans ma poche avant de monter me griller une cigarette bien méritée.



Quand une demi-heure après j'ai chopé le mec dans l'escalier pour lui causer de mon évier, et qu'il m'a annoncé sans sourire que cela ne faisait pas partie de ses compétences, je l'ai haï comme sûrement personne auparavant. Et penser que ce matamore de la saillie ne puisse pas niquer normalement m'a fait frissonner de bonheur.

C'est alors que j'ai vu qu'il avait le petit doigt dressé, et là j'ai compris : les messages dans mon grille-pain, le rasoir en folie et les autres phénomènes étranges... c'était lui.

Ce type était un extraterrestre. Moi qui n'avais pas manqué un seul épisode des *Envahisseurs*, j'aurais dû m'en apercevoir plus tôt. Et puis, il faut bien le reconnaître, une bite de cette taille, ça n'était pas humainement possible.

En fait, j'étais impardonnable... Le messager des étoiles m'avait choisi pour entrer en contact avec son peuple et il s'était juste un peu mélangé les pinceaux dans les étages. Tout de même, venir des confins de l'univers et se tromper de palier, c'était la poisse. J'ai prié pour que l'accueil un brin cavalier de ma voisine aux mœurs légères ne fût pas un frein aux relations entre nos deux civilisations.

— Bienvenue sur Terre, je lui ai dit. Mon nom est Zelnik. Hercule Zelnik.

Il a ouvert de grands yeux étonnés, mais il a pas moufté : je devais sûrement être le premier à lui montrer un peu de bienséance. Voyant nos rapports si

bien engagés, je l'ai invité à monter dans mon appartement.

Mais à peine la porte refermée, j'ai su qu'il était trop tard.

Le messenger avait commencé à dégrafer son pantalon en bavant et il n'avait plus seulement son petit doigt qui se dressait. Les coutumes extraterrestres semblaient ne devoir me convenir qu'à moitié... Une moitié de trop.

— Et si on se buvait une petite bière avant ? j'ai proposé sans lui tourner le dos.

En allant à la cuisine en sifflotant, j'ai évalué les avancées fantastiques que cette rencontre ferait faire à notre planète : les secrets venus de galaxies lointaines, la fin de la misère dans le monde (j'ai ouvert discrètement le tiroir du buffet), l'éradication de toutes les maladies, la résolution des problèmes de pollution, l'avènement de nouvelles énergies (au passage, j'ai attrapé un coussin sur le canapé). Et puis j'ai aussi pensé à mon pauvre corps soumis aux contraignantes civilités vénusiennes... Ce mec-là n'avait pas une tête à connaître la vaseline.

Alors, pendant que dans la télé Patrick MacGoohan gueulait à la face de l'île : « Je ne suis pas un numéro ! Je suis un homme libre !... », j'ai mis le coussin devant le canon du revolver et je lui ai logé une balle entre les deux yeux.

Le monstre est tombé à la renverse, son énorme engin toujours en l'air. C'est en l'examinant que j'ai eu comme un flash : j'étais pareil à Richard Dreyfuss devant son assiette de purée dans *Rencontre du troisième type*.

Après avoir bien regardé le sexe du macchabée, j'étais prêt à parier que j'étais dans le vrai : c'était un message extraterrestre qui se dissimulait derrière cette vision ! Son outil avait la même apparence et penchait de la même façon que la tour de Pise... Il n'y avait plus de temps à perdre, la survie de la planète en dépendait peut-être... Peut-être, oui.

Seulement voilà, j'avais beau essayer de déchiffrer l'information depuis maintenant une bonne minute, je n'avancerais pas d'un pouce. Et la phase où l'enveloppe corporelle de l'*alien* devait se désintégrer ne venait toujours pas ! Même chose pour le message. Seule évolution, je voyais son truc qui descendait lentement vers son ventre sans perdre pour autant de sa superbe... La tour de Pise était ainsi devenue un passage à niveau, puis un pont transbordeur, puis un arbre couché par la tempête...

Avais-je perdu mon don ? Celui qui avait fait de moi le plus grand des *profilers* ? D'ailleurs comment et pourquoi n'avais-je pas tout de suite décelé en cet étranger le danger qu'il représentait pour la planète ? Jusqu'à cet instant j'étais pourtant le plus doué de tous, bien que ne bénéficiant d'aucune reconnaissance.

C'était un choix si j'officialisais dans l'anonymat le plus complet, loin de toute pression. J'étais un de ces super-héros masqués et adulés faisant régner l'ordre dans les ruelles sombres des quartiers malfamés. Mais pas de collant fluo... Un problème d'allergie aux matières synthétiques. Je m'étais toujours senti assez proche du frelon vert dans la démarche, Bruce Lee comme fidèle serviteur en moins... Un super-héros, oui. Et pourtant, j'avais failli.

J'avais jusque-là toujours fonctionné comme les assassins que j'avais pour mission de pourchasser. Je voyais comme eux. Je respirais comme eux. Je ressentais les mêmes choses qu'eux. J'étais l'arme parfaite. Même si cela avait pu provoquer quelques dérives. Mais pourquoi me jeter la pierre ? Je ne pouvais pas m'identifier aux tueurs en série sans que fatalement cela se termine par quelques passages à l'acte. Lorsque j'avais trucidé mon premier innocent, ça n'avait pas été une erreur de ma part. Je voulais juste savoir. Et puis, cela paraissait tellement facile. Il n'y avait qu'un pas à franchir... Et justement je n'avais pas les deux pieds dans le même sabot.

*Profiler* ou pas, pour ce qui était de l'*alien*, j'avais failli douter une seconde. Dans le feuilleton, à peine avaient-ils reçu un pruneau dans le buffet que les salopards se transformaient en un misérable tas de cendres. Avais-je raté mon coup ? J'ai attrapé le balai et, avec mille précautions, j'ai poussé le type du bout du manche. Aucune réaction. Je lui ai alors fracassé la gueule avec le même balai. Toujours rien.

Ainsi, ils avaient trouvé le moyen de ne plus se dématérialiser après leur mort... Tout de même forts, ces extraterrestres.

La seule chose à laquelle je n'avais pas pensé en lui tirant une balle dans le carafon, c'était justement qu'ils pourraient avoir découvert une parade à leur problème de désintégration instantanée.

Et maintenant, à cause de leurs avancées technologiques, je me retrouvais avec un cadavre sur les bras au cinquième étage d'un immeuble en plein centre ville.

Avant de paniquer complètement et avec l'aide du manche à balai, j'ai enfourné dans sa braguette sa virilité enfin revenue à des proportions un peu plus conventionnelles – même si trente gros centimètres au repos me semblaient encore manquer d'académisme. Son affaire enfin entassée dans son bleu de travail, j'ai figolé ma singulière besogne : un bouchon de mastic sur le front pour colmater le trou laissé par la balle, et hop ! comme neuf, le pépère. Ça faisait tout de suite plus propre. Un petit rien peut-être, mais qui vous donne de suite meilleure mine. Surtout pour un type dans son état.

La petite séance de maquillage achevée, je me suis enfilé une grande rasade de whisky directement à la bouteille. Il ne me restait plus qu'à faire disparaître le corps.

Un moment, j'avais pensé faire part de ma découverte aux autorités du pays. Seulement, les services secrets risquaient de me créer des problèmes après mon tête-à-tête avec un extraterrestre. David Vincent ne devait sa survie qu'à une discrétion de tous les instants et à une putain de veine de cocu. D'autres dans la même situation n'avaient certainement pas eu autant de chance : c'est pour ça qu'on n'avait pas vu leurs histoires à la télévision. Ils avaient dû finir attachés dans un laboratoire à trois cents mètres sous terre avec des électrodes plantées dans le cerveau. C'est pas Monsieur Tout-le-monde qui peut détecter un extraterrestre d'un coup d'un seul, alors évidemment, tant de perspicacité finit toujours par engendrer la convoitise de nos grosses têtes.

Non ! Si je ne voulais pas finir disséqué par des savants s'exprimant avec de forts accents russo-

germaniques, je devrais me débrouiller seul. Il était inutile de demander une aide extérieure. Au mieux, je risquais de mettre la vie d'une personne chère en danger. Et au pire, je risquais de me faire dénoncer par une personne chère. Même si je n'avais aucune personne chère dans mes connaissances... Je n'avais d'ailleurs pas de connaissances.

De plus, qui pouvait me certifier que les autorités n'étaient pas déjà infiltrées par des putains de Vénusiens avec l'auriculaire dressé et le reste en attente de l'être...?

J'avais remarqué, en regardant par la fenêtre qui donnait sur la rue, qu'une camionnette n'avait pas bougé depuis le matin... J'ai jubilé. Avec un tel sens de l'observation, rien ne semblait devoir m'arriver.

Le cadavre de l'homme des étoiles solidement ligoté – on n'est jamais trop prudent –, je suis descendu inspecter le véhicule.

Ils faisaient tout de même bien les choses, les salopards... Rien ne manquait. La camionnette était bourrée jusqu'à la gueule d'un tas d'outils qui auraient pu en faire douter plus d'un. Mais on ne la fait pas à Hercule Zelnik. La réflexion, c'est mon domaine.

Au retour, je me suis arrêté glisser un petit bonjour à Sophie. Je suis resté appuyé une bonne douzaine de secondes sur la sonnette, et elle est venue m'ouvrir. Sur son écran de télé, Clochard poussait du bout de la truffe une boulette de viande vers Belle qui jouait les effarouchées... Avec le passé de dévergondée qu'elle devait traîner dans le quartier, celle-là !

Sur le pas de sa porte, Sophie était vêtue d'un adorable peignoir ciel et d'une serviette enroulée autour de la tête.

— Tu étais dans ton bain ?

— Non, penses-tu ! elle a fait sans un sourire. Je rentre de faire mes courses... J'adore faire mes courses quasiment nue.

— Tu ne devrais pas ! je l'ai sermonnée. Pense un peu à ta réputation ! En plus tu risques de prendre froid à sortir comme ça ! Surtout avec les cheveux mouillés ! Je ne peux pas être partout à la fois, merde !... Allez, promets-moi de ne pas recommencer ce genre de sottise.

Elle m'a regardé avec de grands yeux stupéfaits et elle a hoché la tête. Ce ne devait pas être tous les jours qu'un gars aussi sympa que moi s'inquiétait de sa santé.

— Bien ! Je sens que tu ne recommenceras pas ! Je ne venais pas pour ça, mais il faut prendre soin des gens qu'on aime... Tu comprends ?

Elle a encore acquiescé.

— Bon... En fait, je venais voir si tu avais encore des artisans chez toi.

— Des artisans ?... Mais je suis en peignoir...

Je ne lui ai rien répondu, mais je me suis fait la tête du type à qui justement on ne la fait pas. La tête de celui qui sait qu'elle a pas vraiment peur des beaux gars. Même ceux montés comme des ânes... Mais tout le monde n'est pas passé maître dans l'art de déchiffrer les non-dits.

— Tu as récupéré un plombier ? j'ai fait.

— Pardon ?...

— Oublie... je plaisantais à cause du peignoir. Non, si je suis là c'est pour la camionnette qu'est garée devant. Je me disais que t'en avais peut-être aperçu le proprio ? J'ai des bricoles à faire à l'appartement, et avec de la veine il pourrait peut-être me tuyauter pour l'adresse d'un collègue.

— Désolée. Le seul artisan que j'ai vu aujourd'hui a fini sa journée depuis un moment... Et en plus, il a terminé le chantier qu'il avait ici.

— Y bosse bien ? j'ai demandé en essayant de garder mon sérieux. Parce qu'il y en a qui n'excellent que dans le gros œuvre et qui salopent les finitions.

Il m'a semblé qu'elle me regardait d'un air soupçonneux et alors je me suis trouvé drôlement fort dans le sous-entendu. J'y aurais bien fini son affaire à la Sophie. Parce que l'autre avec son appareil de reproduction venant d'une lointaine galaxie, ou il l'avait traumatisée à vie en lui présentant son bastringue, ou il l'avait laissée sur sa faim au point qu'elle devait se frotter aux murs de sa piaule depuis qu'il était barré. Si c'est pas malheureux, ça, de vouloir s'enfoncer dans tout ce qui bouge quand on a une bistouille de ce gabarit ! Enfin... Celui-là, il était pas près de refaire du mal à une petite terrienne.

— Je n'ai aucun reproche à faire au sujet de son travail. Si tu permets maintenant... J'ai peur de prendre froid.

— Pas de problème. Si tu as besoin d'un coup de main pour quoi que ce soit, tu n'hésites surtout pas, hein ?... En plus de mes déjà nombreuses qualités, je suis très à l'aise dans le fignoloage.

— Je m'en souviendrai, elle a fait en fermant la porte sur un air de musique italienne.

Je ne l'aurais pas juré, mais... Oui. Bien sûr qu'elle avait jeté un coup d'œil à ma braguette. « Pourvu que mes mensurations ne l'aient pas déçue » j'ai pensé.

Rentré dans mes murs, j'ai commencé à gamberger au meilleur moyen de me débarrasser du macchabée. De toutes les façons, le plus sûr consisterait à le sortir de l'immeuble une fois la nuit tombée. J'avais toujours vu faire comme ça dans les films à la télé.

Mouais, mais en agissant ainsi, on se retrouvait obligatoirement seul et à découvert dans la rue ! Alors que, en milieu de journée, on pouvait toujours se noyer dans la masse sans aucune difficulté... De toute évidence, aucun des types dont j'avais vu les films ne s'était amusé, quelle que soit l'heure, à véritablement sortir un cadavre d'un immeuble.

Pour ce drôle de business, j'ai jugé bon de prévoir un minimum de répétitions. On ne se lance pas impunément dans une telle entreprise : mieux vaut couvrir ses arrières.

J'ai décidé de faire une tentative à vide le soir même.

